









Des confettis. Des clous. Nous sommes confettis d'une fête atmosphérique et clous à tête d'homme piquant le sol terreux. Fixant nos trajectoires à coup de pensées brutes, et gros fracas de masses et au-dessus le ciel. Et toi, qu'est-ce que tu es, qu'est-ce que tu es vraiment dans la suite des jours, les cycles ordinaires, ton travail, ta famille ton abri tes vacances ton espace et ton temps, ta matière anonyme et tes idées verbeuses, est-ce que tu es ma fête ou mon fardeau, mon feu, qu'est-ce que tu es pour moi parce que ce n'est que ça, des échanges entre nous et nous n'existe pas. Seulement l'atmosphère. Autre chose, l'autre chose, la chose qui n'est pas moi, qui est vivante ou pas, ce que nous en faisons, ce que nous lui faisons et puis ce qu'elle nous fait. Qu'est-ce que tu me proposes et qu'est-ce, par hasard ou par conviction, qu'est-ce que tu m'imposes et comment, c'est comment que nous nous présentons lorsque nous nous croisons puisque des croix, partout, chaque fois nous sommes croix liant des parallèles. On croit pouvoir faire sans, toi sans moi, moi sans toi, chacun sa parallèle et que le meilleur gagne. Toi pour ou contre moi et moi pareillement et puis le monde est vaste, on ne va point non plus sur chaque chose compter. Des confettis, bon sang, ça ne pèse pas lourd. Des clous des clous des croix de quelques centimètres on a perdu d'avance. La fête est provisoire. Les belles choses passent, les choses avec du sens le perdent en cours de route. On se croise, on s'oublie sitôt le pas d'après. Alors on frappe, on cloue pour faire un peu durer pour s'enfoncer le monde en échos émotifs. Il pleut, les confettis si vite dissolus. Les clous qui rouillent, les croix qu'on ne veut pas porter. Et bon ce genre de choses. L'impression d'à-quoi-bon d'une méchante, et longue, ambiance générale. Le ciel indifférent. Nos cruelles insouciances. La monstruosité de nos maigres lâchetés. Le goût de fer amer qui rabat l'enthousiasme. Et alors ce qu'on fait pour que ça continue pour qu'autre chose arrive et que l'ordre des choses ne dézingue pas tout. Des confettis, des clous, des croix, soyons sérieux, le truc fait peur aux yeux et nos yeux fatigués. Le fardeau, la fatigue. Comme il en faut du feu et des fêtes tardives. Et des promesses d'aubes. Je ne sais pas pourquoi, demande redemande reredemande l'enfant. Ce que sont nos réponses. Pour que ça continue, le plaisir d'être ici. Ô toi doux confetti, tu me permets de rire. Ce n'est point que toujours tu serais drôle mais tu m'autorises la joie, la joie claire, la joie vieille de tout ce qu'on connaît, c'est beaucoup plus précieux. Et puis tu m'en apprends, tu ponctues savamment quand débordent les flots, qu'on risque de crever, ô radeau nous flottons, quand je ne sais plus rien, tu es là, tu retiens et le vent



peut aller nous ne dérivons pas ni ne nous retournons. Je dis Tu, c'est chacun et chacune un charbon et le ciel au-dessus. Il faut le reconnaître. Il faut nous reconnaître. Entrer dans les détails et compter un plus une plus un plus une l'un l'autre. Avec acharnement compter tout ce qui vaut. Dans le débordement de soi seul pour soi-même. Il faut un sac entier pour être un confetti sans quoi c'est juste un point de papier coloré, comme il faut forcément au moins deux bouts, deux fils, deux lignes pour penser leur possible jonction. Et bon ce genre de choses, les clous viennent par paquets. Ô toi l'individu pressé de séparer, condamnant les mélanges, comment nous rencontrer, je ne sais pas pourquoi demande redemande reredemande l'enfant. Ô l'éternel pari de l'étrange étranger, de l'un et du multiple et puis des clous tordus, des confettis froissés, des croix disant C'est mort, on ne peut pas s'entendre, on n'invitera pas tout le monde à la fête, fin des négociations. Fin de toi, enterrés, les élans iréniques, on trouve des alliés on évacue le reste et le commun tant pis. Tout ne vaut pas pareil, parfois ça ne vaut rien, c'est sûr qu'il faut trier. Et toi qu'est-ce que tu vaux, qu'est-ce que tu fais qui vaut qu'on s'en approche un peu ou qu'en bloc on l'éloigne et cette vigilance, dans le jeu quotidien, absolument toujours, de savoir ce à quoi on choisit de dire oui, ou de dire non, ici, on ne peut pas ne pas, demeurer dans le flou. On est d'accord ou pas et ce que nous faisons de nos tristes refus. De nos contrariétés. Ne pas vouloir de toi est une tragédie. Ne pas pouvoir dire oui. Un désamour, un drame, un deuil, une déception, une défaite, un échec, des confettis foutus et quoi, fais un effort. Aide-moi à pouvoir, pas à vouloir pouvoir, c'est nul d'être obligé de lutter contre toi quand on sait comment c'est, le ciel indifférent, ce qu'on doit pour survivre et plus je te partage et plus je te savoure. Des confettis, des clous. Nous sommes confettis tout à fait dispensables et clous à tête d'homme horriblement bornés. On se croise entre-temps et qu'est-ce qu'on fait de ça. D'une paire d'yeux qui s'ouvre et qui tombe sur toi.



Avant-hier, premier samedi d'octobre, vers 18h. Assise sur un banc qui fait dos à l'aire de jeux, esplanade saint-léonard, liège. À quelques dix mètres se lève une femme noire, cheveux lisses au carré, criant en direction de ses deux enfants, derrière moi, qu'ils viennent enfiler leur manteau, il commence à fraîchir. Zéro réaction. Alors marche la femme jusqu'aux jeux, par le plus court chemin, s'arrêtant juste à côté de moi, criant à nouveau leur prénom, manteaux en main. Forte sa voix. S'en rend compte et s'excuse. Me dit Vous avez des oreilles. Cette réplique. Et puis Nous les africains, genre c'est une habitude. Son volume sonore redescendu. Manteaux mis. Repart.

Parlant de confettis, on pourrait retracer l'histoire des rapports entre le peuple et la police. Entre les liesses collectives et l'autorité d'état. Entre désordre spontané et ordre public. L'usage de ces projectiles qualifiés d'inoffensifs fut un sujet politiquement débattu. Rapidement attaqués. Au nom de la tranquillité des honnêtes citoyens. Et de l'hygiène des rues, surtout des boulevards. En vérité sans doute aussi, de la décence des bonnes mœurs, quand on s'aperçut qu'il y avait, pour ainsi dire, un usage amoureux de cette neige de papier, lancée comme un grappin sur ces filles qui ne pouvaient, à l'époque, être abordées sans manière. Pourtant viles façons que ces confettis. Mépris, accusation et interdiction. Arrière, ignobles tentations, carnivals grotesques et grimaçants, maudites effusions de barbarie populaire. On connaît tout ça. L'histoire des confettis, c'est le XIXe siècle et début du XXe. Après, la longue suite de toujours plus de rigidité, de sérieux civique et des crises sur des crises et plus personne n'a très envie de s'amuser comme ça, dans ce dehors commun, gris, sale, commode, plein d'angles et de mobilité. Maintenant les confettis sont un gadget, vulgaire, dans le folklore des clowns et des animations médiocres. Avant ça se vendait à la criée, comme les journaux ou les guirlandes de fleurs. Ils ont vidé nos rues. Ils ont tué nos allégresses. On en est à cramer des postes de police, des poubelles et des voitures, histoire qu'il se passe quelque chose. Ils ont déclarées illégales, les batailles de confettis, ils préfèrent le sang vrai. Où diable est franchement l'adoucissement des us. Et enfermé les plaisirs d'adultes dans des lieux consacrés, chers. Brûle ticket.





Une couverture étalée sur un trottoir de new-york et sur la couverture en lignes, rangées par taille, des boules de neige. Et chaque taille a son prix. Et contre le mur, debout, un homme emmitouflé. Il s'appelle David Hammons, on est le 13 février 1983. On le sait parce que ce n'est pas tant un vendeur à la sauvette, mais un artiste. Ceci est un geste, sans doute un symbole, un acte gratuit qui fait qu'on ne sait pas si l'homme en a vendues. L'absurde est que l'eau coûte.

Parce que même si c'est idéalisé dans le dessin de vitruve, il se trouve que c'est vrai, que la forme humaine s'inscrit, et dans un cercle, et dans un carré, quand nous ouvrons les bras. Que le centre du cercle est notre nombril, tandis que celui du carré est notre sexe. Et pour le vérifier, te voici devant ton long miroir avec un mètre mesureur, de la tête au pubis et du pubis aux pieds effectivement. De ceci il en découle qu'on ne peut pas tellement considérer la pratique de l'abstraction en général, et de la géométrie en particulier, comme un excès de zèle. C'est là. Dans la solitude même, nous sommes déjà, bras levés, pour ainsi dire prêts à l'étreinte, des croix. Même si c'est simplifié, c'est la plus proche figure de nous, et des oiseaux qui planent et des bêtes à nageoires. Si tu commences à regarder, il y a vraiment des croix partout. On dirait le signe des signes, l'image de toute image de profondes questions, de vie de mort de dieu, l'ancre spirituelle. Le mot lui-même vient du latin qui signifie potence, par extension torture morale. Sérieusement. Ce vieux rêve d'union des contraires, de totale connexion. Absolue variété jusqu'à l'écœurement des fameuses croix chrétiennes sur tous les continents, et variations païennes ou régionalistes, emblèmes de puissances politiques, bim, reprise fasciste de la svastika, pas moins pas mieux et croix ansée avec sa boucle sur la tête et cætera. C'est la base matérielle pour la couture, la construction et les calculs arithmétiques. Selon l'orientation, tu additionnes, tu multiples, tu as toujours quatre régions. La rose des vents. En ajoutant un trait, cela donne l'astérisque, une petite étoile. En typo c'est cinq branches, mais à la main c'est plus facile, trois coups de crayon. Six directions, du plan au volume. De ceci il s'ensuit que la forme humaine s'inscrit plutôt, et dans une sphère, et dans un cube. Mais d'une part, le nombril, et d'autre part le sexe, cela demeure. Et bon, il ne semble pas tout à fait délirant de penser que s'il y a bien deux ou trois choses qui nous obsèdent nous, humains, depuis que le monde est vécu, depuis que le

temps nous bouscule, ça m'a l'air d'être ça : ce nœud de première et nécessaire division, et ce lieu par lequel nous pouvons communier. Le signe d'infini est nettement plus honnête. Et peut-être que, si quelques choses changent au cours des siècles traversés, quelque accent désignant des tendances majeures, on pourrait estimer une sorte de glissement du cercle au carré (de la hutte au building), un mouvement global de pente qui descend des sphères célestes aux cubes qui contaminent toutes nos activités au nom de la fonctionnalité (boîtes et boîtiers), et donc de l'ombilic aux parties génitales. Plus précisément, des liens du sang aux sucs. Moins de crucifix, plus de X. La torture est sentimentale, ou recherchée dans l'accroissement des plaisirs sensoriels. La société n'affiche plus tant des imageries morbides qu'hypersexualisées, à moitiés cachées, saturant nos écrans et les réseaux sociaux. Tout ça est compliqué, le rapport à soi, le rapport à l'autre. On peut même croire qu'aujourd'hui les deux centres fusionnent en une espèce de narcissisme auto-érotique. On oublie que le nombril est le souvenir de nos interdépendances, on se concentre sur le point G, on jette les droites, les courbes, les directions pour n'être que des centres. Alors on devient des cibles. Touché.

Dans la série des actes magiques visant à extirper le mal d'un corps pris de douleur, il y eut celui de clouer à un arbre son mauvais esprit. Passation de souffrance qui suppose un certain processus rituel en plus de la croyance et de la promenade. On compare les arbres à clous aux arbres à loques ou à chiffons, on parle de dendrolâtrie, on peut recenser ceux qui restent et notamment, dans les ardennes belges. On n'y pense plus sérieusement. L'esprit du mal a disparu dans la chimie, les souhaits sont des illusions, la forêt est pharmaceutique, on envoie des cachets se dissoudre en interne. Et les troncs pleins de sève, on les laisse. On les admire de loin. Une chambre d'hôpital avec vue sur du vert, il paraît que ça aide à guérir, probablement, une vue, et des arbres, c'est toujours mieux qu'être seul face au mur. Après quoi dans les rues, tu ramasses des choses de rien, et notamment des clous, ça traîne beaucoup. Et dans la série des actes que tu fais sans bien savoir pourquoi mais que tu fais pourtant, il y a celui d'en planter un dans la terre d'une plante en pot. C'est beau. C'est peut-être une façon d'inviter un ami pour échanger un peu. C'est la rencontre de deux mondes qui s'entendent difficilement, une énième souvenance de la fable des deux pots. Et le fer qui gagne toujours. Mais ici rouillent les clous pendant que la tige croît et ce qu'ils se racontent. Tu rives tes pensées d'espérance à la réalité.











Ah cette audace de prétendre résoudre des problèmes qui, c'est une litote, ne datent pas d'hier. Par exemple la pauvreté, l'exploitation et l'exclusion et l'isolement social et puis la solitude. Tout cela qui semble mêlé. Par exemple la solitude, cette invention des dernières, d'un certain point de vue, décennies. Peut-être l'effet de la mort de dieu, de la contraception, du délitement de la famille et des corporations ou même de l'avènement du concept moderne de liberté. Se sentir seul au monde et chercher des complices. Se sentir seul au monde parce que les autres sont des ennemis, l'enfer et des assignations de rôles qu'on ne veut plus avoir à endosser pour soi. Se faire seul, ne rien devoir à personne et choisir ses frères d'armes et ses sœurs d'expériences. Ô l'immense ego, le self irréductible. Même la terre a déjà la lune et le soleil et elle a les étoiles et la nuit surpeuplée quand nous nous agitons dans nos cerveaux bloqués, chacun dans nos cellules, nos nudités avides. La décomposition jusqu'au noyau absent de notre identité, chacun son univers et au mieux, je m'engage pour la cause des miens. La bizarre solitude contemporaine, la toile au bout des pouces mais non, la honte portée sur ceux qui n'ont pas leur place dans un groupe, ou qui la jouent solo. Le problème est moins l'abandon subi que cette injonction à devoir en être. À devoir, ne pas tant se rassembler mais se ressembler. Là-dessus, ça ne résoudra pas tout, mais rappeler que (1) la solitude est illusoire et la question Qui suis-je est qui je suis pour toi et réciproquement, et (2) chacun nous sommes un exemplaire unique à assumer comme tel, seul parce que sans modèle. Moi nulle part et partout et toi la solution. Vice versa.

